

## Retraduire les classiques

*Une traduction vieillit plus vite que l'original. C'est désormais une vérité communément admise dans le monde littéraire. Les articles qui suivent ont un point commun : ce sont trois témoignages de traducteurs qui ont été amenés, pour des raisons différentes, à retraduire des classiques ; en l'occurrence des textes en prose de Marina Tsvetaïeva, un roman historique d'Ivan Vazov, grand romancier bulgare du XIX<sup>e</sup> siècle, et enfin l'intégrale des Contes d'Andersen en italien. De ces trois points de vue, il ressort que chaque retraduction, loin d'être définitive, représente plutôt, tant aux yeux de son auteur que du lecteur, l'émergence d'une nouvelle strate de sens, ainsi qu'un enrichissement dans la lecture et l'interprétation du texte.*

Bruno Berni

## Andersen d'une seule voix

*Bruno Berni a traduit depuis 1986 une quarantaine de titres, essentiellement du danois, parfois d'autres langues scandinaves, de l'allemand, et aussi du latin ou de l'anglais, quand un auteur danois décidait d'écrire dans ces langues.*

*Il a écrit de nombreux articles de journaux ou d'encyclopédies sur la littérature scandinave, et enseigne la littérature danoise à l'université d'Urbino et la langue danoise à la Luiss, université libre de Rome. Il est également bibliothécaire à l'Institut italien de langues germaniques à Rome.*

Traduire un classique n'est sûrement pas la même chose que traduire le dernier roman d'un écrivain vivant, parce qu'il y a presque toujours, quand on se mesure à une œuvre déjà connue du public, une confrontation inévitable avec les traductions précédentes. Traduire les *Fiabe e storie* [*Contes*] de Hans Christian Andersen, une des œuvres littéraires les plus célèbres au monde, était donc un travail qui risquait en apparence de se superposer inutilement à celui fait par d'autres, et en même temps – pour la même raison – c'était un défi stimulant, avec nécessité de produire de la vraie nouveauté.

Mais au moment de me mesurer à ce travail que je souhaitais mener à bien depuis des années – comme un objectif incontournable, que je devais, que je voulais affronter dès que j'ai commencé à traduire du danois – j'avais du moins conscience que la nouveauté résidait déjà dans le fait de proposer l'édition du corpus entier des contes, les 156 textes que l'auteur considérait comme une partie d'un tout auquel il voulait donner le titre de *Contes*. Cela peut sembler évident et banal, mais malgré les nombreuses anthologies plus ou moins conséquentes de textes d'Andersen, et bien que presque tous les contes aient été traduits au moins une fois, jamais le recueil complet n'avait été affronté par un seul et unique traducteur, et cela me suffisait pour que je me lance.

Que les traductions précédentes soient, chacune à sa manière ou pour son époque, des travaux excellents ne devait pas représenter un obstacle : hormis de rares exceptions, le point de départ était toujours un Andersen

« pour enfants », pas toujours compatible avec l'image que j'avais de cet auteur, et encore moins avec l'image que l'auteur avait de lui-même. Enfin, la redécouverte du corpus tout entier mettrait en lumière – je le savais dès le départ et c'était un de mes objectifs – des textes moins célèbres et moins adaptés à un public enfantin, mais qui n'en méritaient pas moins d'être connus. Elle serait peut-être l'occasion d'amener à l'auteur de nouveaux lecteurs plus attentifs, le moyen de changer d'une certaine manière le point de vue sur Andersen.

Une traduction complète et organisée du recueil des *Fiabe e storie* me semblait donc un choix obligé, une condition *sine qua non* qui ne pouvait être remise en question par des considérations éditoriales pratiques comme le bilan financier de l'opération, sa dimension ou encore le prix de vente de l'objet fini : aucune concession, c'était ça ou rien. Le prix à payer, ici, fut la longue attente avant de réaliser ce rêve.

Mais l'objectif était de taille : concilier diversité stylistique de l'original et uniformité de la traduction exécutée par une même main, afin de pouvoir saisir la maturation de l'écriture, d'essayer de respecter les renvois internes, les choix lexicaux, en cherchant à suivre la tradition des noms et des usages désormais entrés dans la langue italienne – depuis le *brutto anatrocolo* [vilain petit canard] jusqu'à la *sirenetta* [petite Sirène] – tout en essayant d'en finir avec la profusion, très enracinée mais inutile, de diminutifs dans les titres des contes – comme ces *scarpette rosse* [petits souliers rouges] non justifiés, que j'ai, dans un accès de rigorisme, ramenés aux *scarpe rosse* [souliers rouges] de l'original. Ou enfin d'essayer de redonner une apparence de fidélité philologique (sans toutefois parodier) aux nombreuses insertions en vers et en rimes (Andersen était poète, et non des moindres pour son époque). Le résultat a peut-être été, de toute cette aventure, ma plus grande source de satisfaction.

Telles sont les intentions qui ont guidé un travail long et intense, qui demandait qu'on s'y consacre entièrement : je disposais d'un peu plus d'une année pour affronter mille feuillets de textes écrits sur une période de près de quarante ans – des premières œuvres de l'écrivain presque débutant en 1835 aux dernières, feux précieux du mythe mourant en 1872. Des textes différents dans leur style, qui montrent le développement d'un auteur qui, pendant ce temps, écrivait aussi du théâtre, de la poésie, des romans à succès, des journaux de voyage, enrichissant sa plume d'année en année par de nouvelles expériences, des voyages, des lectures. Le travail sur la traduction a été complété – grâce à un éditeur à dimension humaine, Donzelli – par la possibilité de collaborer au choix de la maquette,

---

d'examiner les épreuves de la couverture, d'écrire et d'adapter les textes annexes – notes, chronologie, introduction – et surtout de choisir, une à une, les illustrations à insérer dans le texte : face à la myriade d'artistes qui ont illustré l'œuvre d'Andersen, les gravures de Vilhelm Pedersen et Lorenz Frølich, qui travaillèrent avec l'auteur de son vivant, ont été la solution qui s'est imposée.

Un sacré boulot, non exempt de bavures, comme ce « *re* » [roi] à la place de l'« *imperatore* » [empereur] à un moment du conte sur les « *vestiti nuovi* » [habits neufs], un roi freudien qui en dit long sur un thème enraciné dans la culture italienne grâce à la médiation d'un *Re nudo* [Roi nu] qui n'était nullement empereur. Un dur travail mais aussi une grande satisfaction, comme on en a rarement dans ce métier, et couronné par un prix reçu dans la ville natale de l'auteur et par les compliments d'une reine « pour de vrai ». Même si Andersen, ce grand écrivain de contes, avec ses fins rarement tendres, semble vouloir nous mettre lui-même en garde en précisant que la vie, au fond, n'est pas toujours un conte.

Traduit de l'italien par Françoise Brun

Nous reproduisons cet article avec l'aimable autorisation de La Nota del Traduttore, site Internet italien consacré à la littérature étrangère sous l'angle de la traduction ([www.lanotadeltraduttore.it](http://www.lanotadeltraduttore.it)).